

La dynamique de la « correspondance » dans la catéchèse apostolique
Raymond Brodeur, Université Laval, Québec

Ce qui a d'abord motivé ma recherche actuelle sur la notion et l'expérience de la correspondance chez Marie de l'Incarnation a pris forme petit à petit en travaillant sur ce que j'appellerai ici les propositions catéchétiques des premiers missionnaires jésuites et de Marie de l'Incarnation dans leur rencontre des autochtones dans la première moitié du XVII^e siècle. Pour eux, l'expression « propositions catéchétiques » n'avait pas cours dans leur univers culturel. Ils parlaient plutôt de « pouvoir enseigner nos chers néophytes », « l'éducation de nos néophytes », « leur porter l'évangile ».

Le travail de l'enseignement doctrinal et des projets de transmissions évangéliques qui se déploient dans la première moitié du XVII^e siècle, en Amérique du Nord comme ailleurs dans le monde occidental, sont dans l'ordre d'une histoire de la germination d'une catéchisation inédite. Elle convie à des relectures de ce qui s'est passé à une période qui appartient encore aux sources de la modernité et à l'émergence de la Nouvelle-France. C'est-à-dire à une période avant que ne soit véritablement entamée l'époque des catéchismes diocésains « approuvés et autorisés par l'évêque pour être seul enseigné dans son diocèse¹ ». Pour information, rappelons-nous que Monseigneur de Laval a été nommé évêque, à Québec, en 1659 et que le Conseil souverain de la Nouvelle-France a été établi par Louis XIV en avril 1663. Ce ne sera qu'en 1674 que Québec sera élevé au statut de diocèse, et il faudra attendre le second évêque de Québec, Monseigneur de Saint-Vallier, pour que soit publié à Paris, en 1702, le premier *Catéchisme du diocèse de Québec*.

Comment donc, les premiers missionnaires venus œuvrer en Nouvelle-France avant 1675, ont-ils assumé leur mission de témoigner de la foi et de transmettre le message évangélique ? Comment ont-ils œuvré à la transmission de la foi et des pratiques chrétiennes avec les divers peuples, qualifiés de sauvages et de barbares, qu'ils découvraient et apprenaient à connaître ? Et, plus fondamentalement encore, comment la rencontre même de ces diverses populations autochtones avec lesquelles ils voulaient correspondre, a-t-elle provoqué des changements ou des transformations chez ces missionnaires ? C'est-à-dire des changements non seulement sur le plan de leur représentation de la nature et du caractère de ces peuples, mais aussi par rapport à leur propre conception du message de foi dont ils étaient porteurs et de leur mission ? Pour traiter de cette question complexe qui concerne, me semble-t-il, l'ensemble de la nouvelle Église qui s'implante en Nouvelle-France, je vais retenir certains éléments tirés des *Relations des Jésuites* ainsi que des écrits de Marie de l'Incarnation.

¹ Élisabeth Germain situe cette époque à compter de 1670. Voir *Langages de la foi à travers l'histoire. Mentalités et catéchèse*, Paris, Fayard-Mame, 1972.

Pierre Biard et la « politique catéchétique »

Les premières traces explicites relativement à la volonté d'établir une réelle politique catéchétique en Canada se retrouvent dans la *Relation de la Nouvelle-France*², en 1616, par le Jésuite Pierre Biard. Né à Grenoble en 1567 ou 1568 et ordonné en 1599, cet homme était « doué d'une intelligence et d'un jugement excellents, d'un sens remarquable de l'observation³ ». Il vint en Acadie, avec son compagnon Enemond Massé, en 1611. Il écrit sa Relation au retour d'un voyage tumultueux qui a bien failli lui coûter la vie. Il l'écrit pour répondre aux accusations lancées contre les Jésuites, particulièrement dans le *Factum* publié en 1614 sous la responsabilité du lieutenant-gouverneur d'Acadie, Jean de Biencourt de Pourtincourt et de Saint-Just⁴. En plus de deux chapitres spéciaux (« IX – quel moyen il peut y avoir d'aider ces nations à leur salut éternel. X – De la nécessité qu'il y a de bien catéchiser ces peuples avant que de les baptiser »), son écrit fourmille de notations sur la catéchisation des Indiens⁵.

Biard décrit avec détails ce qu'il appelle l'état naturel et spirituel des autochtones et présente la stratégie pastorale conçue par les Jésuites pour admettre au baptême les populations découvertes. L'essentiel de cette stratégie comprend trois points :

Baptiser les petits enfants présentés par les parents, en souhaitant qu'ils auront la chance d'être instruits à l'âge de raison ;

Baptiser les personnes âgées au seuil de la mort, les instruisant le mieux possible selon que le temps le permettait ;

Quant aux autres, qui ne sont pas en danger de mort, les baptiser lorsque « par vostre ayde nous les pourrons instruire en leur langage et qu'eux nous scauront répondre.

Pour rendre effective cette politique, il fallait rejoindre dans leurs cultures ceux que Biard dénomme ses « consorts⁶ ». Pour y parvenir, les missionnaires se résolurent à traduire en canadois l'oraison dominicale et la salutation de l'Ange, le symbole et les commandements de Dieu et de l'Église. En ajout à ces traductions, il y avait également une petite explication des sacrements et quelques oraisons, « car c'était toute la théologie de laquelle ils avoyent

² Pierre Biard, *Relation de la Nouvelle-France, de ses terres, naturel du país et de ses habitans : etem du voyage des Pères jésuites ausdites contrées et de ce qu'ils y ont fait jusques à leur prinse par les Anglois. Faicte par le P. Pierre Biard, Grenoblois, de la Compagnie de Jésus*, à Lyon chez Louys Muquet, en rue Mercière, M.DC.XVI. Cette *Relation* a été rééditée dans Lucien Campeau, *Monumenta Novae Franciae, I : La première mission d'Acadie (1602-1616)*, Québec, Presses de l'Université Laval, 1967, pp. 456-637.

³ Campeau, *La première mission...*, p. 663.

⁴ *Factum du procez entre messire Jean de Biencourt, chevalier, sieur de Pourtincourt, barron de Saint-Just, appellant d'une part, et pierre biard, Enemond Massé et consorts, soydisas prestres de la Société de Jésus, intimez*. M.DC.XVIII, publié dans Campeau, *Monumenta...*, p. 320-406.

⁵ Voisine, *La Relation...*, p. 162.

⁶ Dans l'*encyclopédie ou le dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des lettres* de Diderot et d'Alembert, on définit le terme consort ainsi : « CONSORTS, s. m. pl. (Jurisprud.) sont ceux qui ont le même intérêt, ou qui sont engagés dans une même affaire dont l'évènement doit leur être commun ; ainsi on appelle quelquefois consorts ceux qui vivent en communauté ou société. »

besoin⁷ ». À trois reprises, son texte mentionne le projet de produire un catéchisme en « langue sauvagine⁸ ». Mais, après plusieurs mois de travail, « il n’y eût possibilité de venir à bout ni du tiers, ni même du quart de tout cela⁹ », et pour cause.

En effet, la culture des populations autochtones, leurs cultes, leurs rites, leurs symboles, leurs traditions réfèrent à un univers mental et conceptuel profondément étranger au missionnaire. Les codes d’interprétations étaient réduits au strict minimum, ces « sauvages », écrit-il, « n’ayant ni religion formée, ni police, ni ville, ni artifices, les mots aussi et les paroles propres à désigner tout cela leur manquent¹⁰ ». Comment alors correspondre avec eux ?

Voilà bien l’incontournable chemin pour la conversion des païens : la langue des interlocuteurs. Il « se résolut d’y vaquer en toute diligence¹¹ », se butant à des difficultés de taille. Si le travail donnait certains résultats lorsqu’il s’agissait de nommer les choses pouvant se toucher ou se voir à l’œil¹², il en était autrement pour « les actions intérieures et spirituelles, qui ne peuvent se démontrer aux sens, et aux mots qu’on appelle abstraits et universels¹³ [...] ». En cela il fallait ahanner et suer ; là estoient les tranchées de leur enfantement¹⁴ ». Devant tant de défis et de détresse, il s’exclame : « Ô Dieu, que nous devisions bien à nostr’aise en France¹⁵ ! »

Ce qui le dérange particulièrement concerne le fonctionnement intellectuel de ses consors. « Ils ont fort bonne mémoire des choses corporelles... Mais d’apprendre par cœur, là est l’écueil : il n’y a moyen de leur mettre dans la caboche une tirade rangée de paroles¹⁶. »

Dans le contexte de contre-réforme et de confession religieuse qui sous-tend toute sa culture jésuite, la mémorisation de formules établies, telles le Credo et le Pater ont une place centrale. Il se retrouve devant un épineux problème :

En vérité, écrit-il, c’est tout autre chose de philosopher en thèse et de pratiquer en hypothèse, de mouler ses idées en chambre et d’esclorre ses actions entre les hommes, de faire son compte sur la liberté du genre et se trouver puis après asservy au lieu, temps, personnes et mille petits incidents, mais qui estreignent bien fort, de nul prix, mais qui souvent néanmoins font changer de résolution et de fortune. Or c’est en l’exercice de ces particulières circonstances et practice qu’on acquiert la prudence, non en une veue et reconnaissance sommaire et universelle¹⁷.

⁷ Biard, *Relation...*, p. 514.

⁸ *Ibid.*, p. 535, 544 et 547.

⁹ *Ibid.*, p. 514.

¹⁰ *Ibid.*, p. 534.

¹¹ *Ibid.*, p. 534.

¹² Voici quelques exemples de choses et d’actions visibles à l’œil : pierre, rivière, maison, frapper, sauter, rire, s’asseoir...

¹³ Par exemple : croire, douter, espérer, discourir, appréhender quelque chose comme un animal, un corps, une substance, un esprit, une vertu, un vice, un péché, une raison, une justice... Un peu plus loin, il ajoute les concepts : « saint », « bien-heureux », ange, grâce, mystère, sacrement, tentation, « foy », « loy », prudence, « subjection », gouvernement...

¹⁴ *Ibid.*, p. 534. Le mot « ahanner » signifie : faire un grand effort, se fatiguer, ou encore respirer de façon bruyante pendant un violent effort physique.

¹⁵ *Ibid.*, p. 535.

¹⁶ *Ibid.*, p. 480-481.

¹⁷ *Ibid.*, p. 518.

Si le théologien se sent démuni pour enseigner les formules, le missionnaire, en revanche, réalise que la pratique liturgique donne des fruits. Il découvre la possibilité de catéchiser, « autant qu'il le peut », par les yeux et par les oreilles. « Par les yeux, en leur faisant voir nos us et cérémonies et les y acoutumants ». Chaque fois qu'il le pouvait, il impliquait les enfants en leur faisant porter les luminaires, et « tant eux que leurs pères y prenoient du plaisir, comme s'ils eussent esté vrayment chrestiens ». Par les oreilles aussi, parce que « nous avons composé nostre catéchisme en sauvageois et commencions aucunement à pouvoir jargonner avec nos catéchumènes ». Malheureusement, on a perdu toute trace de ce premier travail.

Paul Le Jeune et la nouvelle mission des Jésuites

Après le traité de Saint-Germain-en-Laye, en 1632, par lequel l'Angleterre rétrocédait à la France la colonie que les Frères Kirke avaient capturée en 1629, un décret royal résolut de confier aux Jésuites l'exclusivité des missions pour l'Amérique septentrionale. Paul Le Jeune fut le premier supérieur de la Mission. Né en 1591 de parents calvinistes, celui-ci embrassa le catholicisme à l'âge de 16 ans et entra chez les Jésuites. C'est au collège La Flèche qu'il rencontra le père Enemond Massé, compagnon du Père Biard en Acadie, qui sut communiquer à plusieurs élèves un élan missionnaire pour le Canada¹⁸. Dès sa première année au Canada, Le Jeune entreprit de rédiger les *Relations des Jésuites*¹⁹.

Tout comme dans le récit de Biard, on trouve dans ceux-ci quantité d'informations riches et détaillées sur l'état de la colonie et de la mission. De très nombreux passages relatent les stratégies et les efforts des missionnaires pour s'appropriier la langue et la culture des diverses populations autochtones en vue de correspondre avec ces personnes dans l'intention de diffuser le christianisme parmi celles-ci. L'apprentissage des langues demeure un défi majeur et complexe :

Si nous avons la cognoissance des langues, je croy que la foy prendroit de grands accroissemens. Nous n'osons encor confier le baptesme qu'à ceux que nous voyons en danger de mort, ou à des enfans qui nous sont asseurez : car ne pouvant encore pleinement instruire les Barbares, ils mépriseroient bien-tost nos saints Mystères, s'ils n'en avoient qu'une légère cognoissance²⁰.

¹⁸ DBC, Vol. 1, p. 464.

¹⁹ Sur le site WIKIPÉDIA, on peut lire : « Les *Relations des Jésuites* sont le recueil des correspondances entre les missionnaires de la Compagnie de Jésus envoyés au Canada et leurs supérieurs religieux de Paris. » Rédigées de 1632 à 1672, ces *Relations* comptent parmi les plus importantes sources d'informations sur les peuples et l'histoire de la Nouvelle-France. Parmi les auteurs des *Relations*, l'on compte Paul Le Jeune, Jérôme Lalemant, Jean de Brébeuf et Paul Ragueneau. Minutieusement détaillées, elles relatent les efforts d'évangélisation et les difficultés encourues par les pères jésuites. Fourmillant d'observations culturelles, sociales et linguistiques sur les populations rencontrées ces *Relations* ont également un grand intérêt anthropologique. En 1858, Charles-Honoré Laverdière fut l'un des premiers à éditer les textes. De 1896 à 1901, Reuben Gold Thwaites édita complètement les recueils en anglais, dans une volumineuse publication de soixante-treize volumes.

²⁰ *Relation* 1635, p. 5.

Le projet des Jésuites concerne beaucoup plus que la transmission des savoirs. Ils veulent trouver les moyens « d'être bien voulu par ces peuples²¹ ».

Un tel travail ne peut toutefois pas se faire de manière précipitée. À un correspondant de la vieille France qui demande « D'où vient qu'en tant d'années on a baptisé si peu de personnes ? », il répond longuement, dans la Relation de 1636, en précisant d'abord qu'il y a bien peu de temps qu'a commencé cette annonce de l'évangile « en comparaison des années qu'on vient rechercher en la Nouvelle-France la dépouille des animaux ». Puis, il explique que d'apprendre une langue étrangère sans livre et pratiquement sans traducteurs, parmi les peuples vagabonds, n'est pas l'œuvre d'un jour. L'enjeu n'est pas simplement de communiquer des savoirs ou des notions, mais de comprendre en échangeant, dans le sens où « Themistocle disoit au Roy des perses, que la parole ressembloit à une belle tapisserie, qu'il faut dérouler pour en voir la beautez : en effect il faut parler pour estre entendu ; c'est ce que nous ne pouvons encore faire qu'en enfans ».

Pour convaincre pleinement leurs vis-à-vis des vérités de la foi, les missionnaires ne peuvent pas simplement bégayer certaines notions. Cela ne saurait suffire ! Encore faut-il, dit-il, « interroger et répondre, satisfaire aux demandes, obvier aux objections, disposer son auditeur ». Cependant, les modalités mêmes de la vie des autochtones, la culture héritée des ancêtres et l'ensemble des référents culturels régulés par leur système de croyances heurtent l'univers culturel des Européens.

Nos veritez, qui sont plus nouvelles à ces barbarres, que ne seroient les operations de l'algebre à qui ne pourrait compter jusqu'à dix, leur devroient presque faire oublier leur langue, quand nous nous en servons pour les leur expliquer, tant s'en faut que nous ayons pu si tost nous la rendre familière en de si hauts mysteres. Et puis on demande d'où vient qu'on ait si peu avancé en la conversion des Barbares ? Les grandes affaires ne se font que dans un grand temps pour l'ordinaire²².

« Bâtir une Jérusalem céleste » prend plus de temps que de bâtir une église de pierres, écrit encore Le Jeune, rappelant que ce sont les âmes qui doivent être les matériaux de cet édifice, et celles-ci ne ressemblent pas aux pierres dont fut bâti le Temple de Salomon, qu'on taillait et mettait en œuvre sans bruit. « Les âmes ne crient que trop, elles résistent, et d'une double résistance naturelle et acquise ; estre Barbres et bon chrestien, vivre en Sauvage et en enfance de Dieu, sont deux choses différentes. Cette métamorphose ne se fait pas en un mot, ny en un moment²³. »

²¹ Relation 1636. Déjà dans sa relation de 1634 il écrivait : Les Portugais des indes orientales lui servent d'exemple, eux dont le grand pouvoir « jetta l'admiration bien avant dedans l'esprit des Indiens, si bien que ces peuples embrasserent quasi sans contredite la creance de ceux qu'ils admiroient ».

²² Relation de 1636, p. 33.

²³ Ibid., p.33.

On voit se profiler à travers ces prises de position un projet d'évangélisation qui met de l'avant une stratégie de catéchisation sur le long terme. On ne parle pas de mémorisation, mais de communication en vue de susciter une compréhension des vérités impliquées. Pour arriver à cette communication, de nombreux missionnaires partent vivre parmi les populations autochtones, afin d'apprendre leur langue et leurs manières de vivre. Il y a aussi des projets de sédentarisation qui prennent forme, en particulier à Québec. De plus, Le Jeune se laisse aller à rêver, en parallèle au séminaire de garçons que les Jésuites sont à mettre en place, à un séminaire de filles qui serait « sous la conduite de quelque brave maîtresse, que le zèle de la gloire de Dieu et l'affection au salut de ces peuples fera passer icy, avec quelques Compagnes animées de pareil courage. Plaise à sa divine Majesté d'en inspirer quelques unes, pour une si noble entreprise, et leur fasse perdre l'apprehension que la foiblesse de leur sexe leur pourroit causer, pour avoir à traverser tant de mers, et vivre parmi les Barbares²⁴ ».

Ce souhait ne restera pas lettre morte. En effet, des femmes de la vieille France étaient spirituellement et mentalement disposées à relever le défi formulé par le Jésuite. Parmi celles-ci, on rencontre madame de la Peltrie et Marie de l'Incarnation. Il est certainement judicieux de rappeler rapidement ici que Marie de l'Incarnation s'est rendue au Canada, non pas en exploratrice, mais pour y bâtir une maison à Jésus et à Marie. Et elle passe sa vie à bâtir cette maison, dans ses matériaux, bien sûr, mais plus encore, dans sa dimension humaine. Dès son arrivée à Québec, elle qui rêvait depuis tant d'années de travailler à la conversion des jeunes amérindiennes, elle se mit à l'étude de leur langue afin de réaliser son projet de les instruire des vérités de la foi.

Marie de l'Incarnation : d'une catéchèse mystique à une catéchèse apostolique

Pour comprendre à la fois l'intention et la manière de faire de Marie de l'Incarnation dans l'apprentissage des langues en vue, elle aussi, de correspondre vraiment avec ses interlocuteurs, il est important de garder à l'esprit sa propre structure catéchétique consolidée par ses diverses expériences mystiques. La « correspondance absolument requise à son divin époux » qui constitue son identité de femme et guide ses conduites constitue la structure organique qui règle sa pratique catéchétique ou sa catéchèse apostolique. Elle mettra tout en œuvre pour que ses néophytes apprennent à correspondre en vérité et en toute liberté à son divin époux au sein de son Église.

Marie Guyart a choisi de se faire ursuline parce que cet Ordre, fondé par Angèle Mérici, « ravit nombre d'âmes d'entre les mains de Satan » et que les rapports avec le prochain y sont conformes « à la conversation que notre Seigneur a eue ici-bas dans l'instruction des âmes²⁵ ».

²⁴ *Relation de 1634*

²⁵ Guy-Marie Oury, *Ce que croyait Marie de l'Incarnation*, Paris, Mame, 1972, p. 40.

L'œuvre apostolique de Marie de l'Incarnation est animée, motivée et guidée par l'expérience intime qui l'habite, tout comme ce qui lui arrive et ce qui se passe revient sans cesse féconder, éprouver et vivifier à la fois son intimité avec le Dieu trinité rencontré dans ses expériences mystiques et son engagement à œuvrer à la construction de la Nouvelle Église fondée par le Christ, animée par son Esprit et en voie d'implantation dans le Nouveau-Monde. Peu de temps après son arrivée en Canada, elle écrit à l'un de ses frères son programme missionnaire et éducatif :

[...] il y a des nations presque infinies qui ne connoissent point Jésus-Christ, nous sommes venues avec les ouvriers de l'Évangile, qui vont tâcher de les attirer à la connoissance de son nom et de sa sainte loy. Enfin nous sommes tous ici pour un même dessein : Dieu nous veuille remplir de son Esprit, afin que nous y puissions réussir pour la plus grande gloire du maître de vie, qui est Jésus, [...] ²⁶

Pour parvenir à faire avancer ce projet, pour elle comme pour les Jésuites, le défi de la langue se posait de manière abrupte, et Marie de l'Incarnation s'y emploie sans délai. L'année suivant son arrivée à Québec, elle écrit à une religieuse de la Visitation de Tour, avec une certaine pointe d'humour caractéristique de son attitude intérieure :

Il faut que je vous avoue qu'en France je ne me fusse jamais donné la peine de lire une histoire ; et maintenant il faut que je lise et médite toute sorte de choses en sauvage. Nous faisons nos études en cette langue barbare comme font ces jeunes enfans, qui vont au Collège pour apprendre le Latin. Nos Révérends Pères quoique grands docteurs en viennent là aussi-bien que nous, et ils le font avec une affection et docilité incroyable ²⁷.

Ursulines et Jésuites se retrouvent face au même défi et au même manque de moyens par rapport à l'apprentissage des langues autochtones. Si dans le récit de *Le Jeune*, on parlait des difficultés d'apprendre une langue sans livres et sans traducteurs, celui de Marie de l'Incarnation dit qu'on est parvenu à une étude de ces langues par préceptes et méthode telle que cela se faisait pour le latin dans les collèges des Jésuites. Plus elle découvre la langue, plus Marie entre dans la culture et l'intelligence de ces populations :

L'on nous figuroit le Canada comme un lieu d'horreur ; on nous disoit que c'étoit les fauxbourgs de l'Enfer, et qu'il n'y avoit pas au monde un pais plus méprisable. Nous expérimentons le contraire, car nous y trouvons un Paradis, que pour mon particulier je suis indigne d'habiter. Il y a des filles sauvages qui n'ont rien de la barbarie ²⁸.

²⁶ Lettre du 1^{er} septembre 1639, *Correspondance*, p. 88.

²⁷ Lettre du 4 septembre 1640, *Correspondance*, p. 108.

²⁸ *Ibid.*, p. 108.

La dynamique catéchétique qui constituait le cœur de la vie spirituelle de Marie de l'Incarnation est la même qui met en œuvre une catéchèse apostolique axée sur une parole qui, loin de viser la simple conformité à des énoncés, tend sans cesse à animer une vie de foi dynamique qui rend chacun responsable de produire des fruits. À cet égard, les langues qu'elle apprend et dont elle aime se servir sont des outils qui visent à rendre possible la conversation interpersonnelle avec ses interlocuteurs en vue d'une communion avec Dieu :

Qui suis-je ma très-aimée Sœur, pour avoir été appelée à un employ si saint ? Je n'eusse jamais osé avoir seulement la pensée de pouvoir parvenir à pouvoir enseigner nos chers Néophites, et néanmoins notre bon Maître me donne la facilité à le faire en leur langue. Je vous avoue qu'il y a bien des épines à apprendre un langage si contraire au nôtre ; Et pourtant on se rit de moy quand je dis qu'il y a de la peine : car on me représente que si la peine étoit si grande, je n'y aurois pas tant de facilité. Mais croyez moy, le désir de parler fait beaucoup : je voudrois faire sortir mon cœur par ma langue pour dire à mes chers Néophites ce qu'il sent de l'amour de Dieu et de Jésus notre bon Maître²⁹.

Ce trait mystique qui sous-tend l'apostolat de Marie de l'Incarnation ne sombre toutefois pas dans le sentimentalisme. Comme le dit Charles-André Bernard, Marie de l'Incarnation est une intellectuelle dans le sens où elle a le souci de nommer, de rendre compte de ce qui se passe en elle et de ce qu'elle fait. Elle démontre ce côté intellectuel, rationnel, par son travail proprement linguistique qui répond sans cesse aux besoins du moment. Après avoir appris l'algonquin et le montagnais, langues parlées par les personnes présentes chez elle, elle se mit à l'étude de la langue huronne, en 1650, à la suite du retour d'un missionnaire accompagné de quelques-uns des membres de cette communauté. Quelques années plus tard, Marie de l'Incarnation se mettra à la langue iroquoise, toujours en vue de cette correspondance à établir entre ces néophytes et son Dieu.

Conclusion

Autant pour les Jésuites que pour Marie de l'Incarnation, la vie missionnaire s'enracine dans une expérience spirituelle signifiante et provoque, sur le terrain, des découvertes et des apprentissages qui prennent du temps. La conquête des âmes nécessite des adaptations radicales qui ne sont possibles qu'à la mesure d'une entière disponibilité affective et intellectuelle qui va jusqu'à la dépossession de ses acquis pour être tout à Dieu et à son service. On est loin des croisades intensives ou des grandes missions qui visent à réanimer la ferveur des fidèles mises en place par des institutions puissantes. Tout comme Le Jeune, Marie de l'Incarnation est consciente d'être comme au début d'un monde nouveau, et cela nécessite de se délester de ses habitudes. « Pensez-vous, ma très-aimée Mère, qu'il ne faille pas changer d'état pour entrer dans les véritables sentimens de ces fonctions Apostoliques de notre nouvelle Eglise ? Il le faut sans doute. »

²⁹ Lettre du 30 août 1641, *Correspondance*, p. 125.

Pour bien goûter la vocation du Canada, il faut de nécessité mourir à tout ; et si l'âme ne s'efforce de le faire, Dieu le fait luy-même, et se rend inexorable à la nature, pour la réduire à cette mort, qui par une espèce de nécessité l'élève à une sainteté éminente. Je ne vous puis dire ce qu'il en coûte pour en venir là. Vous me direz peut-être, l'avez-vous expérimenté ? Ah ! ma très-honorée Mère, Notre divin Sauveur y travaille icy fortement sur moy, mais j'ay assez de malice pour détruire son œuvre, au moins pour le retarder beaucoup. Je le dis sans exagérer, cela me fait souffrir des confusions étranges. Il est vray que l'amour d'un si bon Père ne veut pas toujours que la nature gémissse sous le poid de ses infidélitez. : car il agit quelquefois si puissamment, qu'il luy donne tout d'un coup ce qu'il veut d'elle et après quoy elle soupire. Car enfin, il en faut venir là, et il ne faut pas penser de pouvoir vivre dans cette nouvelle terre de bénédiction qu'avec un esprit nouveau. De-là vous pouvez juger combien il y a à travailler dans une créature envieillie dans ses fautes habituelles comme je suis. Il en pourroit passer de France de si pures que leur disposition seroit capable des impressions de Dieu : Je les estimerois heureuses d'avoir fait un si grand chemin dans lequel je vous assure que je n'avois pas fait le premier pas quand je suis sortie de notre Maison de Tours³⁰.

Cet esprit nouveau est indispensable pour reconnaître dans ce monde, « non pas les faubourgs de l'enfer, mais un Paradis³¹ ». Un Paradis qui soit en correspondance avec le projet du Dieu trinitaire.

Raymond Brodeur,
Responsable scientifique

³⁰ Lettre du 15 sept 1641. Correspondance, p. 140.

³¹ *Ibid.*, p.140.